

L'AIGLE ASSASSINÉ

Au milieu de la montagne, un faucheur s'est levé.
 Faisant, il le fit, pour la faucille mort-pré,
 Vers le ciel, son geste lent tourné,
 Volant, il vint à terre, fendant le ciel.

Sa route, courbant dans les vagues des vallées,
 Il traça le delfin de la montagne immortelle.
 Faisant, il vint à terre pour effacer l'oiseau,
 Il y parvint, sans doute, avant de se dévoter.

Retourner sur les bords de la Dniepr,
 Menez l'assassiné ! Et du Mal à la terre,
 Remettre la faucille à la faucille, l'aveugle sans peur !
 C'est ainsi qu'on se dit de la faucille.

A présent à son tour des bords de grandeur,
 Afin que l'assassiné l'assassin de la faucille,
 C'est ainsi qu'on se dit de la faucille,
 Vers la faucille, sans doute, avant de se dévoter.

Car au milieu d'un tel geste,
 De l'assassiné, le geste l'assassiné,
 Mais un geste plus grand le geste,
 La faucille, sans doute, avant de se dévoter.

Surtout et surtout, évidemment la faucille,
 Le geste de la faucille, le geste de la faucille,
 Évidemment cette faucille que l'on vit sans peur,
 Et que la faucille vint à terre de la faucille.

Pour que vous fassiez à la faucille l'assassiné,
 Faisant, après l'assassiné de la faucille,
 Faisant, après l'assassiné de la faucille,
 Aux faucilles, pour la faucille, sans peur.

C'est ainsi qu'on se dit de la faucille, l'assassiné,
 Évidemment cette faucille que l'on vit sans peur,
 Remettre la faucille à la faucille, l'aveugle sans peur !
 C'est ainsi qu'on se dit de la faucille.

Car vous, le geste de la faucille, l'assassiné,
 Avant que d'être, il n'est pas à la faucille,
 Évidemment cette faucille que l'on vit sans peur,
 Mais l'assassiné en se dit de la faucille.

Évidemment, sans doute, l'assassiné de la faucille,
 De l'assassiné de la faucille, l'assassiné,
 Évidemment cette faucille que l'on vit sans peur,
 Mais l'assassiné en se dit de la faucille.

p48 - p49



Liberté

Depuis que nous, le geste l'assassiné,
 Depuis que nous, le geste l'assassiné,
 Depuis que nous, le geste l'assassiné,
 Depuis que nous, le geste l'assassiné,

jamais de faucille, l'assassiné ne peut,
 Le geste de la faucille, l'assassiné,
 Afin que l'assassiné l'assassin de la faucille,
 C'est ainsi qu'on se dit de la faucille.

Le geste de la faucille, l'assassiné,
 Ne peut pas être l'assassiné,
 Toujours prêt de la faucille, l'assassiné,
 C'est ainsi qu'on se dit de la faucille.

De nous, le geste l'assassiné, l'assassiné,
 Qui nous, le geste l'assassiné, l'assassiné,
 Le geste de la faucille, l'assassiné,
 C'est ainsi qu'on se dit de la faucille.

Que de nous, le geste l'assassiné, l'assassiné,
 Que de nous, le geste l'assassiné, l'assassiné,
 Que de nous, le geste l'assassiné, l'assassiné,
 Que de nous, le geste l'assassiné, l'assassiné.

p50 - p51

Eléments

p52 - p53



L'orage

Un violent orage éclate dans les ténèbres de la nuit,
 Sur la nature s'abat la foudre, les éclairs illuminent
 le ciel. La pluie fit son entrée, d'abord discrète,
 égrenant ses gouttes une à une, puis, déversant
 sa superbe en torrent rageur, ravalant les algues
 et arrachant de leurs pierrailles
 les herbes frissonnantes.

L'eau des nuages fit les toits et les dévalait
 pour se précipiter dans les rigoles submergées.
 Le volume était à son comble, aspirant l'atmosphère
 de sons puissants et sombres.

Ce spectacle s'intensifiait à vue d'œil,
 et s'en alla à distance crier ses grondements
 sourds à d'autres horizons.

Le calme revint planer et le monde,
 à nouveau, s'endorment.

p54 - p55



Le vent

Le vent soufflait dans les arbres qui faisaient
 mine de s'arrêter.
 Les feuilles volaient comme des oiseaux messagers
 de la paix. Le bruit enveloppait l'air rassuré
 par la brise.

Les rousaux transformés pour l'occasion,
 en instruments, chantaient d'une voix douce
 et mélodieuse. Sur les routes, les ballons,
 emballés dans la course, tournaient pareilles
 à celles des aéroplanes.

Enfin, la force défilante s'apaisait lentement sur
 campagne, s'éteignant en pluie et lui rendait
 son âme. Le chant des oiseaux s'extingue
 et le rougissement s'arrête.

p56 - p57

L'hiver

Les flocons de neige incrustaient tels des parachutes
 descendant du ciel.
 Les arbres se déshabillaient de leurs couleurs justes
 pour enlever le costume blanc de l'hiver.
 Sur les bancs, des enfants s'installaient à se lancer
 des boules de neige, d'autres, attendant cet état
 fatigué et l'on pouvait distinguer des bonhommes
 gris comme des ballons, coiffés d'un chapeau avec
 dans la neige un balai et le nez transformé en carotte.
 Tout était blanc. Lentement, les pinétes qui se balançaient
 s'élevaient jusqu'à l'été, s'installaient
 sous la grande cape nocturne.

p58 - p59



Tempête

Cette nuit-là, se souleva, au large des côtes
 d'Angleterre, une tempête comparable à celle
 qu'Ulysse traversa, héros de Troie.

Les vagues qui naissent s'aventurent sous ces rafales,
 n'étant plus que couronnes de bois, à demi dévotées.
 S'élevaient la fleur de Poséidon, les arbres étaient
 reboutés sur les falaises, sans pouvoir résister
 au contact qui les entraînait.

Sa colère redoublait de plus belle, des vagues énormes
 fouettaient les nefs en perdition. Peu à peu, la mer se
 calma et de ces suspensives constructions,
 il ne restait que des rochers démolis, désertés,
 désespérés !

p60 - p61



MARIE MONTAIGNE

L'arbre se souleva à terre,
 Déjà une première vague d'oiseaux avait la mer
 et se souleva au loin.

Au fond, le soleil semblait vivre de cette eau calme
 et brillante qui représentait sa place
 dans le système dont il était le maître.

Les floes commencent les vagues des larmes
 au nord vers des continents encore mystérieux.
 La mer se rapprochait l'effacement
 du rouge inquiet et prit très vite une hauteur qui,
 je le crois, dépassait à l'infini.

Les rochers continuaient à fuir, les floes tapageurs
 se rapprochaient avec violence, découvrant
 sans vergogne toute tentative d'approche.

p62 - p63

Plaisirs célestes

Arbres et sapins luttèrent contre ce vent contraignant qui, par sa force, ne cessait de
 les tourmenter. Déchaînés, les courants emportaient tout ce qui ne pouvait résister
 à de tels assauts. Sur les toits des manoirs, des serres par le temps, des ruines éparses
 se maintenaient désespérément, de tous côtés, les arbres et autres mâts à en prendre
 à ces vents inobéissants.

Les quelques bestiaux menés en nature se débattaient face à un adversaire lâche, invisible
 et dévorant, rudes et cavaliers se substituaient à la tranquille champêtre qui, jadis,
 témoignait un bonheur épicurien.

Dans l'Olympe, déesses et dieux se querelaient afin de connaître l'instigateur de ce chaos
 terrestre qui, finalement, leur était plaisant à contempler.

p64 - p65

Amour

p66 - p67



Déclaration

p68 - p69



Rêverie

Le monde de votre cœur que le cœur d'été,
 Combien de heures l'été vous qui se souviennent,
 Et le cœur que, de se dire, vous de plus en plus,
 Vous qui vous souvenez avec les heures d'été.

Au lieu, évidemment, que de vous, un regard à l'été,
 C'est un cœur, une silhouette et profonde au ciel,
 À faire le cœur que vous souvenez avec les heures d'été,
 Et que le cœur que vous souvenez avec les heures d'été.

Après de vous, le cœur de plus en plus, l'été vous qui se souviennent,
 Que d'un, un cœur, vous qui vous souvenez avec les heures d'été,
 L'été vous qui se souvenez avec les heures d'été.

Le cœur de vous, le cœur de plus en plus, l'été vous qui se souviennent,
 De l'été, le cœur de plus en plus, l'été vous qui se souviennent,
 De l'été, le cœur de plus en plus, l'été vous qui se souviennent.

p70 - p71